

DANIEL GARCÍA MANSILLA

Choses à dire

(POÉSIES)



BUENOS AIRES

FÉLIX LAJOUANE, EDITOR

79 — PERÚ — 89

1891



Sigismond Tell

“ Non ! j'aime mieux mon rêve et le brûlant tableau
“ Qui palpite vivant dans mon cœur... ”

(*Orchidées.*)

*Sigismond Tell, ayant Guillaume pour grand-père,
Était un montagnard prosaïque et prospère,
Sans être comme tant de ces fils de héros,
Rois fainéants, qui sont de vaniteux zéros,
Il avait du chasseur la grande frénésie,
Mais dans le fond du cœur aucune poésie ;
Il ne s'arrêtait point devant les bleus décors
Des pics, quand sonne au loin l'appel divin des cors !*

*Vingt ans plus tard je vis cet homme à barbe blanche,
Assis près d'un ravin bonnu de l'avalanche ;
Il chauffait ses vieux os aux rayons du soleil,
Extatique devant le val teint de vermeil.*

— *Les temps t'ont bien changé, lui dis-je, mon brave homme !
Après ça, tout chemin peut nous conduire à Rome !
Te voilà donc enfin poète, fils de Tell ?
Mais, dis-moi, quel miracle a pu te rendre tel ?*

— *C'est, me répondit-il, qu'un beau matin la foudre
Ayant réduit mes yeux inutiles en poudre,
Je vois beaucoup plus clair depuis ce jour, passant,
Car le fou d'autrefois est un sage à présent.*

Trois sonnets

MARIETTE

*Mariette a quatre ans, yeux bleus et cheveux blonds,
Grand-père l'a conduite à la Ménagerie
Voir le bonhomme entrer dans la cage aux lions.
On a souvent conté cette histoire à Marie.*

*Superbes, rugissants, rêvant des talions,
Douze rois du désert songent à la patrie ;
Le dompteur, en gants blancs toise la galerie
Et, calme d'un regard douze rebellions.*

*(Derrière des barreaux, les lions, on les aime !)
Le public, ce sceptique, applaudit tout de même ;
Mais du magnétiseur demeure un peu jaloux.*

— Eh bien ! dit grand-papa, que dis-tu de la chose ?
— C'est tout ? dit la fillette, étendant son doigt rose ;
Mais... quand c'est-il qu'ils vont manger l'homme les loups ?



CHINOISERIE

*Ils étaient des passeurs ; près du cuirassé noir
Moullait leur veille jonque ayant l'odeur du rance.
La mère et Myrzah, fille aux yeux pleins de souffrance
Et le frère, un petit, couchant dans un mouchoir.*

*Myrzah, pauvre amoureuse, aimait sans espérance
Le jeune enseigne blanc. (Devait-il le savoir?...)
Il mourait sous ce ciel de Chine, et, chaque soir
Chantait pendant son quart quelque doux chant de France.*

*Un jour, vers le couchant parut un vaisseau long
Tous serrèrent les mains du beau jeune homme blond
Et les nouveaux venus, très joyeux l'enmenèrent.*

Cette nuit là, Myrzah se noya.

*Quand les eaux
Déposèrent, à l'aube, au milieu des roseaux
Son corps, tout petit corps,
les pourceaux le mangèrent.*



LA POLITIQUE DE LA DUCHESSE

*La Duchesse a donné son grand bal cet été
Dehors, dans les jardins, bletus d'électricité,
Des banquises de glace, à grand peine venues,
S'ouvraient en pavillon mauresque sous les nues.*

*Superbe, une fraîcheur sur ses épaules nues,
Sur la tête, un dragon aux ailes biscornues,
Dans ce froid temple ouvert à sa divinité,
La Duchesse accueillait tout Paris invité.*

*Sourire ensorceleur et regards magnétiques...
Que veut-elle de tous ces hommes politiques?
Son cœur est un glaçon conservé dans du sel.*

*Et moi, je sais fort bien qu'elle n'est point coquette.
Mais, regardez-la donc, on dirait qu'elle quête!
Ta victime, elle aussi, Suffrage universel!*

